



Henri Calet

JEUNESSES



le dilettante

Extrait de la publication

Jeunesses

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

Un grand voyage, 1994.

Le Mérinos, 1996.

Poussières de la route, 2002.

Henri Calet

Jeunesses

Établissement du texte, notes et préface
par Jean-Pierre Baril

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Atelier Civard

© le dilettante, 2003.

ISBN 978-2-84263-226-7

Préface

À Jean-Louis et Jenny.

*On a tendance à regretter ses vingt ans
en quelque contrée qu'ils se soient perdus.*

Henri Calet.

LE MERCREDI 3 mars 1954, jour de son cinquantième anniversaire, Henri Calet et Christiane Martin du Gard, sa nouvelle compagne, déjeunent au Nicolas-Flamel, rue de Montmorency. Il est un peu plus de midi dans ce restaurant qu'abrite la plus vieille maison de Paris. Ce sont les seuls clients. Coq au vin, Calvados 1893... Avant de quitter les lieux, les deux

amants apposent leur signature sur le livre d'or de la maison, après Léon Blum et Marcel Carné. Cinquante ans... Ultérieurement, l'écrivain parlera de ce jour comme de son «jubilé».

*

À l'époque, pourtant, Calet est un homme endeuillé, profondément malheureux et malade. Le 3 octobre 1953, alors qu'il dictait un article dans les locaux du journal Marie-France, Calet avait été victime d'une première crise cardiaque, très éprouvante, qui l'avait affaibli pendant de nombreux mois. Peu après, Calet perdait sa mère, Anne, qui s'éteignait le 20 décembre à l'hôpital Beaujon. «Le signal est donné : nous partons, ma mère d'abord, moi ensuite», avait-il noté en janvier 1954, lui qui n'avait jamais omis d'inscrire sur ses carnets, à Montevideo, à Berlin, aux Açores ou en captivité, le jour de son anniversaire et de sa fête... Sa mère disparue – la «faiseuse d'anges» de La Belle Lurette ou la plumassière du Tout sur le tout, et de tant d'articles qui l'avaient dessinée avec amour, et une incomparable tendresse –, Calet entra dans un monde plus froid. Une semaine après l'enterrement de sa mère, le 31 décembre, son père était renversé par un camion dans le VI^e arrondissement. Après un séjour de quelques mois à Paris, Marthe Klein, son ex-épouse,

regagnait tristement New York, sans illusions. La relation qu'il continuait d'entretenir avec Antoinette Nordmann, la mère de son fils, était toujours aussi difficile, incertaine. La vie sentimentale de Calet, depuis son divorce avec Marthe, était devenue de plus en plus confuse. Calet était touché au cœur, doublement.

Au soir de son «jubilé», malgré tout, l'écrivain pouvait se réjouir d'une œuvre riche et multiple, comptant plus d'une dizaine d'ouvrages. Il y avait eu tout d'abord les récits de la «manière noire» – La Belle Lurette, Le Mérinos et Fièvre des polders –, parus chez Gallimard de 1935 à 1940, puis Le Bouquet, que les critiques avaient aussitôt placé parmi les meilleurs livres écrits sur la débâcle de 1940, enfin Les Murs de Fresnes, recueil des inscriptions gravées sur les murs de leurs cellules par les prisonniers, sous l'Occupation, qui avait paru en 1945 aux Éditions des Quatre Vents. Calet avait publié ensuite Le Tout sur le tout, couronné par le Prix de la Cote d'amour en 1948, puis Monsieur Paul, en 1950, et, toujours chez Gallimard, Un grand voyage, en*

* Roman précieux entre tous, *Un grand voyage* est aujourd'hui disponible dans la réédition qu'en a donnée Le Dilettante, en 1994.

1952. Dans un autre registre, celui de l'« anti-guide » de voyage, Calet s'était fait l'inventeur d'un genre savoureux avec *Rêver à la suisse*, paru en 1949, puis *L'Italie à la paresseuse*, auquel l'Académie de l'Humour avait décerné son Grand Prix, en 1950. Par ailleurs, peu après la Libération, Calet avait rejoint l'équipe de *Combat*, dirigé par Albert Camus. À la faveur de quelques dizaines d'articles, qui firent l'admiration de tous, Calet, sollicité par de nombreux journaux, s'était peu à peu imposé comme le témoin subjectif de son temps ; et il avait pu jouir, en tant que journaliste, d'une petite renommée que la confidentialité de son œuvre littéraire ne lui avait jusque-là guère permis de connaître.

Mais s'il fit le bilan de son œuvre, ce jour-là, Calet éprouva sans doute un peu d'amertume. Quelques années plus tôt, la parution de *Monsieur Paul* – « autofiction » immédiate et violente prenant la forme d'une lettre destinée à son fils, dans laquelle il avait tenté de conjurer les conséquences d'une passion adultère – avait soulevé un malaise évident chez les critiques informés, dont certains pensèrent qu'il s'agissait d'un ouvrage que son auteur n'aurait pas dû écrire. Parmi eux, naturellement, aucun n'avait été à même de saisir la dimension cathartique du

« roman », où Calet révélait aussi – sous le couvert d'un personnage de fiction – les circonstances du vol qui avait motivé sa fuite en Uruguay, au tout début des années trente... Quoi qu'il en soit, le livre ne s'était pas vendu, et, plus dépité et désargenté que jamais, Calet avait fait ses « adieux » à la littérature, se résignant à travailler pour le compte de la Compagnie générale d'électro-céramique, dont il avait dirigé une usine sous l'Occupation. Mais ce calvaire n'avait pas duré. Et deux ans plus tard, dans Un grand voyage, Calet avait livré le récit bouleversant et pudique de son séjour en Amérique latine, en compagnie de Luis-Eduardo Pombo. Mais les critiques n'étaient pas en mesure, là non plus, de rendre compte du caractère intime, profondément secret, du récit de Calet ; et, à l'exception sans doute d'un article de Renée Saurel, paru dans Les Lettres françaises, ils s'en tinrent aux « qualités d'écriture » de l'ouvrage. À l'incompréhension succéda la mévente de ce dernier roman.

Aux abords de la cinquantaine – dans un domaine qui par excellence est le sien, celui de l'autobiographie légèrement retouchée –, l'écrivain est donc quasiment parvenu au terme de cette immense variation sur lui-même, commencée de

manière éclatante avec La Belle Lurette, en 1935. La source du moi s'est peu à peu tarie . Calet, qui parla un jour de son œuvre comme d'une « entreprise de narcissisme de longue haleine », est conscient de cet épuisement. Et il écrit à ce propos, en juin 1953 : « Ce n'est pas sans un certain chagrin que je viens de faire, à plusieurs reprises, cette constatation : je ne trouve plus aucun plaisir à regarder en arrière ni, d'une façon générale, à chiffonner dans mon passé. Plus précisément, ce qui m'intéressait naguère c'était de me regarder au moyen d'une sorte de jeu de glaces, d'un maniement d'ailleurs assez compliqué, en m'y prenant à peu près comme si j'eusse voulu étudier ma nuque ou le derrière de mon crâne. En fait, ce n'était pas mon cou, mais ma petite personne tout entière que je cherchais à voir, dans l'enfilade du temps. [...] En quelque sorte, j'ai ruminé ma vie, je l'ai revécue, m'attardant surtout à son commencement, lorsqu'elle avait un goût tiède de lait.*

* Ce n'est qu'une manière de parler, bien sûr. Parmi la centaine d'articles qu'il donna aux journaux, de 1953 à 1955, rares sont ceux où il ne parle de lui, toujours savoureusement. Certains d'entre eux figurent aujourd'hui dans *Poussières de la route*, paru au Dilettante en mai 2002.

[...] Me suivant à la trace sur le théâtre de mes exploits, j'ai consigné mes reparties, j'ai noté mes attitudes en diverses circonstances. J'étais, tout à la fois, mon héros et mon historien. Sans me lasser, j'ai tourné en rond autour de moi. Je me suis fait le thuriféraire d'un marmot, d'un garçonnet, d'un adolescent au même regard, puis d'un quadragénaire, pour terminer. [...] Eh bien, c'est fini ! Rien de cela ne me divertit plus. Mais, que faire, à présent ?* »

*

Que faire ? Eh bien, des articles, des chroniques de voyages, de grandes enquêtes pour les journaux... S'il est mû dans la décision qu'il a prise par la nécessité – depuis plusieurs années, Calet se débat dans une gêne matérielle que le désordre de sa vie personnelle a sérieusement aggravée –, ce furent aussi, comme on l'a vu, des raisons plus intimes qui poussèrent l'écrivain, quittant peu à peu son domaine de prédilection, à se plonger dans la vie des autres. De février 1953 à novembre 1954, poursuivant parallèlement une intense activité de journa-

* « Vue plongeante sur le temps », *Preuves*, n° 32, octobre 1953, pp. 26-29.

liste, à la radio et dans la presse, Calet va multiplier ces enquêtes, pour lui très éprouvantes, qui paraîtront successivement dans Le Parisien libéré, Carrefour, Marie-France, Elle ou le Nouveau Femina. En premier lieu, acceptant la proposition de Claude Bellanger, directeur du Parisien libéré, Calet entreprit toute une série de reportages sur les hommes et les femmes de condition modeste, à Paris et dans sa proche banlieue, qui parut sous le titre « Un sur cinq millions » du 25 mai au 18 juin 1953. L'enquête connut un franc succès, les tirages grimperent, et l'écrivain-reporter, sollicité par l'hebdomadaire Marie-France, fit paraître sous le titre « Au hasard de ma route », dès l'automne, une enquête à peu près similaire. Calet rassembla ses textes peu après, et c'est ainsi que parurent Les Deux Bouts chez Gallimard, en mars 1954, dans la collection « L'Air du temps » dirigée par Pierre Lazareff. L'ouvrage, qui reçut un accueil des plus favorables, manqua de peu le Prix Albert-Londres décerné en mai de la même année. Les critiques avaient apprécié que soit mis ainsi, au service des plus humbles, l'art d'un grand écrivain. Il s'en trouva même un pour parler de « vérisme » et d'une tentative originale de « néo-réalisme » à propos des Deux Bouts. Calet avait conduit ses entretiens avec modestie, minutie et pudeur. Les gens s'étaient

ouverts à lui. De chacun, il était parvenu à faire un véritable portrait, singulier et touchant. Et puis, dans le dernier chapitre, Calet décrivait l'intérieur d'un logement délabré, près des Ternes. Un vieux couple se tenait là, proche de la misère. C'étaient ses parents.

Son dernier livre, Le Croquant indiscret, parut en octobre 1955, chez Grasset. L'ouvrage devait s'intituler Les Deux Bouts dorés, à l'origine... Un an auparavant, à la faveur d'une enquête pour le Nouveau Femina, Calet s'était glissé dans l'univers fastueux des « Dames du Monde », passant d'un hôtel particulier à l'autre, de Neuilly à Passy, et le compte rendu de leurs petites misères, malicieusement désabusé, avait valu à son auteur un grand nombre de chroniques dans leur ensemble fort élogieuses. Quelques autres étaient plus grinçantes. Avec un humour raffiné, et même un peu précieux, Calet, roturier parmi les sang bleu, s'était vraiment moqué du « Monde »... Amical et complice lors de ses entretiens, plein de délicatesse, le « croquant indiscret », nostalgique du marxisme, avait peint tout de noir ses richissimes duchesses. Et pendant quelques mois, le Tout-Paris se lamenta d'avoir été roulé dans cette prose exquise...

*

C'est au printemps 1954, quelques semaines après son « jubilé », qu'Henri Calet commença pour le magazine Elle, dirigé par l'épouse de Pierre Lazareff, une grande enquête sur la jeunesse qui parut dans le magazine tout l'été. À cette fin, l'écrivain rencontra une quinzaine de jeunes gens – filles et garçons de Paris, mais aussi de banlieue – qu'il interrogea parfois à leur domicile, souvent au Café de Flore, suivant un ordre de questions quelque peu inspiré de ses enquêtes passées : l'enfance, les relations parents-enfants, les études, les loisirs, la profession suivie ou envisagée, les revenus (ou l'argent de poche), les goûts (littérature, cinéma, théâtre, musique, sport), la politique intérieure, la guerre, la religion et, bien sûr, le mariage, les enfants et l'amour... Sous un titre général, « Mes amis, les femmes et les hommes de demain », les lecteurs purent ainsi découvrir, chaque semaine, l'existence de Marie, de François, de Pascale, de Colette ou d'Andrée. Quelques vies bien ancrées, d'autres un peu plus fragiles, mais toutes peu entamées, alors que le destin n'est encore qu'une ébauche...

Ce n'est pas une jeunesse dorée. Marie est coiffeuse, Jacqueline fleuriste, Colette est vendeuse, René est menuisier. Il y a une bonne à tout faire, aussi,

beaucoup de secrétaires et un drôle de coursier... C'est la vie quotidienne d'une jeunesse au travail – le plus souvent –, réaliste, préoccupée. La bombe atomique est dans tous les esprits. On parle régulièrement, à l'époque, d'un nouveau conflit planétaire. La guerre d'Indochine s'achève, celle d'Algérie va bientôt commencer... Dans ce climat morose, Claire et Juliette, apprenties comédiennes, François, gale-riste mal rasé, et surtout Pascale, étudiante en Sorbonne, apportent un peu de fraîcheur, de gaieté. On danse encore dans les caves, à Saint-Germain-des-Prés. Mais ce n'est déjà plus la jeunesse orgueilleuse des Rendez-vous de juillet, dans un Paris ensoleillé, telle qu'on pouvait la trouver en 1949, quelque peu idéalisée, dans le film élégant et fluide de Jacques Becker illuminé par le sourire de Maurice Ronet...

C'est une jeunesse soucieuse, dans un document vrai. Les reportages de l'enquête, bien sûr, ne sont pas tout à fait des interviews ni des entretiens à « propos rapportés », au sens strict. Confesseur ambulante maître d'un art singulier, Calet mène ici tout un travail d'écriture afin que d'une conversation naisse le récit d'une rencontre. Un art discret fait de silences et de blancs, de digressions incongrues, et d'autant plus comique que son inventeur, aux prises avec des jeunes gens de vingt ou trente ans ses cadets, se montre

souvent à nous de côté, placé derrière une vitre, et comme « repoussé dans sa cinquantaine ». Autant de rencontres d'où l'humour n'est bien sûr pas absent, de part et d'autre, conduites avec tact et mesure par un exceptionnel piéton de Paris aux semelles et au cœur usés. C'est, dans l'ensemble, une grande leçon de vie dont l'art s'est à peu près perdu...

*

Bien après la publication de ses reportages, pourtant durement touché par la maladie, Calet ne cessa de travailler à son enquête, même irrégulièrement : il suscita de nouvelles rencontres, écrivit d'autres textes, puis revit et peaufina jusqu'à ses derniers jours cet ouvrage qu'il voulait faire paraître. Il n'en eut pas le temps. Henri Calet, on le sait, est mort à Vence le 14 juillet 1956, à trois heures du matin.*

Jean-Pierre Baril.

* On pourra lire en fin de volume, dans les *Notes*, l'histoire plus détaillée de sa composition. J'ai cru bon de donner aussi, pour chaque texte, quelques informations d'ordre bio-bibliographique.

Préface	7
Avant-propos	19
<i>La prisonnière du quai de Passy</i>	21
<i>Marie, une petite pouliche</i>	39
<i>L'itinéraire de François</i>	61
<i>Andrée, gentille émeutière de jardins publics</i>	79
<i>Claire et Juliette, demoiselles aux cent mille maris</i>	93
<i>Yves, le fiancé à majuscules</i>	109
<i>Pascale, une fille comme tout le monde</i>	119
<i>Histoire de Mariette</i>	131
<i>Thérèse, du rire aux larmes</i>	141
<i>Simone, hors du chemin de la raison</i>	153
<i>René, le père Noël des Halles</i>	173
<i>Claudine, une fille partagée</i>	185
<i>La femme tranquille</i>	201
<i>Michel, un jeune homme qui veut faire une fin</i>	217
<i>En souvenir de Colette</i>	233
<i>Un garçon difficile</i>	251
<i>Les campeurs</i>	267
<i>Mademoiselle Cathy, fille de lettres</i>	271
<i>Enquête sur moi</i>	293
Notes	297

Le Centre national du livre a bien voulu m'aider pour la réalisation de cet ouvrage. J'adresse donc mes remerciements aux responsables de cet organisme, et tout particulièrement à Mme Luce Paquereau. Pour leur accueil, leur accord immédiat, je tiens également à remercier Claudine Riera – gentille Claudine... –, ainsi que Dominique Raoul-Duval et Olivier Herrenschmidt, chaleureusement. Ce livre est un peu de vous...

Jean-Pierre Baril.